

## *Le colis de Kyoto*

Julien dépose par terre le cageot de bois de plus d'un mètre carré, d'où sortent par endroits des brins de paille de riz. Les lattes épaisses sont recouvertes de calligraphies colorées qui forment ensemble comme une tapisserie. Même s'il ne peut décrypter aucun des caractères japonais, il sait que ce colis vient de son père. Son sceau personnel, où il a fait graver une salamandre, y est apposé une vingtaine de fois. Sur chacun des paquets et des lettres que Julien a reçus de lui depuis douze ans, la salamandre était présente. Une humeur corrosive s'en dégage pour Julien comme si l'emblème avait gardé quelques propriétés de l'animal réel. Les seuls mots de l'emballage qu'il comprenne sont ceux des étiquettes *With care* collées en diagonale sur chacune des faces. Julien dit : « Who cares! » Et, sans ouvrir la caisse, il retourne à ses théorèmes.

Ces intrusions de « l'étranger » dans sa vie lui déplaisent. Il aurait préféré que tout s'arrête lorsqu'il avait huit ans, le jour où, d'un quai, il a envoyé la main pour la dernière fois à son père debout sur le pont supérieur d'un paquebot. Si le bateau avait coulé pendant ce voyage vers l'Orient, sa mère et lui n'auraient pas connu pendant des années cette solitude encombrée où l'absence de l'homme prenait toute la place. Ils auraient vécu la même peine immense, le deuil, mais sans le sentiment de trahison et d'abandon qui les a longtemps vidés de leur propre substance.

Les yeux fermés, Julien essaie de se recentrer à l'aide de quelques respirations contrôlées. Demain, il passe un examen important. Il reprend ses calculs, mais la boîte qu'il a laissée au milieu de l'entrée l'obsède. Il se lève et va l'enfermer dans le vestiaire dont il claque la porte.

De retour à sa table de travail, il ne se rappelle plus où il en était. Il a maintenant mal à la tête. Ça cogne contre les parois de son crâne. A chaque coup, une vibration agace ses tympanes. Il frappe la table de son poing, se lève et se dirige vers la fenêtre. Son père ne lui écrit plus qu'en anglais, ce qui a creusé davantage le fossé entre eux. Julien est bilingue, mais *My dear silent son*, ne veut rien dire pour lui, pas plus que *Your father forever, despite everything and the sea*.

Ajoutant encore à la distance, son père lui écrit à l'ordinateur depuis quelques années. Julien lit rapidement ces lettres de l'étranger, puis il les range aussitôt dans une boîte à chaussures autour de laquelle il noue un ruban quand l'année prend fin.

Dans les colis qu'il a reçus jusqu'ici, Julien a trouvé tantôt un cerf-volant peint à la main, tantôt une poupée au visage poudré de nacre broyée, une ombrelle de laque rouge, une collection de peignes sculptés dans du bois odorant, un sabre finement ouvragé, un vase trapu décoré de branches de pin et de chrysanthèmes, des kimonos et des bois de brocard, et d'autres choses toutes aussi magnifiques dont la vue lui nouait inmanquablement la gorge, qu'il s'empressait de faire disparaître dans des grandes malles au sous-sol de l'immeuble.

Pour Julien, ces présents ne sont qu'un tribut que paie son père à sa culpabilité pour qu'elle le laisse

en paix. Il n'a jamais compris que sa mère en soit dupe. Souvent, elle dit à Julien : « C'est ton père. Tu peux compter sur lui, il ne fait pas qu'envoyer de l'argent pour toi, je sais qu'il t'aime. Réponds à ses lettres, téléphone-lui, va le voir. C'est avec moi qu'il a rompu, pas avec toi. »

Quand il était plus jeune et que son père était censé revenir, même s'il différait de mois en mois son retour, Julien attendait ses lettres avec impatience et il y répondait aussitôt, envoyant aussi des dessins, des poils de Grisou le chien, des « empreintes » de ketchup, des brins d'herbe, n'importe quoi qui pouvait donner l'impression que son père partageait toujours avec lui un peu de son quotidien. Le jour où il a su qu'il ne reviendrait pas parce qu'un autre fils venait de lui être donné, là-bas, par une autre femme que sa mère, Julien n'a plus jamais répondu à ses lettres. De plus, il a refusé de lui parler au téléphone, de le rencontrer lorsqu'il était de passage ici pour affaires et d'aller chez lui, à Kyoto pendant les vacances.

Il fait froid ce matin dans l'appartement, Julien règle le thermostat à une température plus élevée et jette une couverture sur ses épaules. Il s'assoit à sa table en disant « Bon ! » trois fois, comme il a coutume de le faire quand il se ressaisit et se remet au travail, mais l'incantation est sans effet aujourd'hui et les formules mathématiques n'arrivent pas à occulter les ondes parasites qui perturbent son esprit. Il se lève de nouveau et revient vers le vestiaire dont il ouvre brusquement la porte en disant : « D'accord, après on n'en parlera plus ! ». Il apporte le cageot au salon, à l'aide d'un pied-de-biche il arrache les lattes du dessus. Il en extrait ensuite un épais cocon de paille de riz où il ne trouve rien d'autre qu'un petit coffret en bois nu. Julien va s'asseoir au salon, dépose la boîte sur ses genoux et l'ouvre. A l'intérieur, il y a une enveloppe sur laquelle son père a calligraphié avec soin une expression française qu'il n'a pas utilisée depuis très longtemps : « Mon grand ».

Julien rejette l'enveloppe sur la table basse comme s'il s'y était brûlé et il se lève d'un bond. Deux mots sur le papier vélin l'ont fait basculer d'un coup sec dix ans en arrière. « Tu n'as pas le droit ! » Julien frappe le mur de l'entrée de son poing et retourne s'asseoir dans son bureau. Il essaie de reprendre son travail, cette fois en lisant à voix haute les données d'un problème, mais, avant même d'arriver à la fin, il balaie sa table de son bras et projette par terre tout ce qui s'y trouve. Il pleure de rage et invective son père comme il avait coutume de le faire, adolescent, pendant les jours qui suivaient la réception d'un envoi. Il revient ensuite au salon, prend de nouveau l'enveloppe dans ses mains et relit les mots qui s'y trouvent. Il n'y a rien d'autre dessus, à l'endos comme devant, aucun sceau, aucune salamandre. Il l'ouvre. La lettre est écrite à la main, elle aussi, et en français. « Il va mourir » se dit Julien.

« Mon grand,

J'ai évalué sommairement que j'ai dû t'écrire plus d'une centaine de lettres depuis mon départ. Si on pouvait ajouter à ce chiffre le nombre incalculable de fois où je t'ai parlé dans ma tête, nous

serions surpris du résultat. Pourtant, au bout du compte, on dirait que je n'ai jamais su trouver les bons mots, ceux qui auraient pu servir de pont entre nous. Longtemps j'ai tenté de justifier l'injustifiable à tes yeux, de t'expliquer l'inexplicable, de me faire pardonner l'impardonnable. J'ai essayé de mille façons de te prouver mon indéfectible amour. J'ai voulu aussi, en te parlant de qui je suis au-dedans, en te racontant comment je vis ici, ce que j'y aime, ce que j'y fais, que tu me connaisses un peu et que je ne sois pas un étranger pour toi. Je t'ai suivi aussi au fil des ans, grâce à ta mère qui, malgré ce qui s'est passé jadis, a consenti à m'envoyer fidèlement des photos de toi et à me parler régulièrement de tes joies, de tes peines, de tes rêves. C'est un jeu cruel et fou que nous jouons depuis douze ans, moi m'acharnant à te rejoindre malgré ton rejet, toi persistant à te dérober malgré ton besoin de moi. Tout cela ressemble à un lamentable échec. Pourtant, malgré toutes les apparences, je sais maintenant qu'au long de toutes ces années nous avons ainsi construit un lien profond. Certes nous ne l'avons pas tissé comme cela se fait d'ordinaire et il ne ressemble à rien de connu, mais il est là, indéniable, indestructible. Tu auras vingt ans très bientôt et c'est cela qui m'a amené, depuis quelque temps, à cette sorte de bilan. Certains jours, j'ai même pleuré en pensant à toi, à ce grand terrain vague entre nous, plus vaste que toutes les mers qui nous séparent, à notre douloureuse histoire d'amour. Car il s'agit bien d'amour, de part et d'autre, je n'en doute plus maintenant. J'ai cherché pendant des mois ce que je pourrais t'offrir pour ce si bel anniversaire. Comme tu le sais, j'ai eu longtemps cette naïveté de croire que l'on pouvait investir certains objets de nos sentiments les plus purs, mais il est vrai que ce qui a un sens pour soi n'en a pas forcément pour l'autre. Ce que je t'offre pour tes vingt ans, dans ce grand cageot vide, c'est mon silence. C'est peut-être ce que tu désires le plus de ma part. Peut-être que non, aussi.

Dans ce cas, fais-le-moi savoir, d'une façon ou d'une autre, par ta mère si tu veux, et je continuerai sans fin à te dire que je t'aime.

Ton père »

Dans *Cet imperceptible mouvement*, XYZ éditeur, Montréal, 1997.